

Gilles Isidore-Georges Clémence

La courte histoire de Félix Latrones



Gilles Isidore-Georges Clémence

La courte histoire
de Félix Latrones

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-3324-5363-1
Dépôt légal : août 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

J'ai rien demandé à personne, moi. Tout juste si je suis maître de moi-même. Alors pour les événements, pensez-donc ! Jugez plutôt. Tranquille j'étais, pénard dans mon coin. Je vivais sans vivre. Me contentai d'exister. Je m'épuisai en silence. C'est ça qu'il convient de faire. Sous toutes les déclinaisons possible. Selon ses moyens. De toute façon, choisir un extrême et s'y tenir. Moi, je bois. Avec ça, par les deux bouts. C'est bien connu. Cet excès parmi d'autres a toute ma sympathie. S'y soumettre prouve qu'on a tout compris. Du moins l'essentiel. L'alcool, ça fait dire tout et son contraire. On devient flou. On a l'existence ambiguë. Déchet, c'est ça le but. Mais lentement, avec application.

J'étais pas un agité. Jamais emmerdé personne. La déchéance digne. Boire, ça met en émoi les cœurs vrais. Je bois à l'aristocrate. Ah ! l'ivresse. Posez donc un verre là-devant. Pareil à l'amoureux transi, je deviens. Il effleure d'une main fiévreuse l'épaule de sa belle, l'amoureux, et rien qu'à s'imaginer les délices cachés, ça le fait frissonner jusque dans les moustaches. Même s'il en a pas. C'est façon de parler.

Y'a pas de honte à boire, c'est que des racontars tout ça. Le buveur, le vrai, celui de compétition, celui-là, il a toujours suscité respect et envie parmi ses semblables. J'y ai dit à Jojo, tel quel, que l'ivrognerie c'était un art, mais ça lui passait au dessus de la tête. Alors Fallait qu'il déguerpisse. Il a pas voulu, s'est énervé.

– Oh ! vas-tu te taire ? Dis, citerne, cuve, vas-tu te taire ?

Il me regardait vilain, mais je m'en suis tamponné.

– Ha ! Ha ! Le grossier, le vulgaire.

Apprends, mon ami que l'insulte est un terrible exercice. T'as l'agilité déficiente. Tout d'un bloc ça vient, brut de décoffrage, ce qui te manque, préhistorique, c'est la feinte. L'insulte, ça s'amène avec finesse, c'est une mordante douceur, tu saisis, c'est la pique d'une pointe de fleuret. Fine et mortelle. Souviens-t'en comment tu t'affaires à la tache, toi-même. Les uns après les autres, les verres. Le regard fixe. Sans un mot. Mécaniquement. Une machine ! Boire sans savoir pourquoi, c'est bien triste. Du gâchis.

C'est l'inutilité du geste. De la soulerie à deux balles. De l'amateurisme flagrant. Tiens, autant rester sobre ! Et puis c'est pas tout. Le vin mauvais en plus. T'as la main calleuse et lourde de surcroît. Tu veux que je te dise : De toute les cuites, la plus terrible c'est l'ouvrière. La pénibilité du travail suffit pas, faut que t'en rajoutes. Aux deux litres plastifiés ! Va donc ! Avaleur de sabre. Au cubi ! Au cubi ! Cinq litres. Du vingt centimes le gallon. Cracheur de feu.

– Et toi, nigaud, même les mouches à merde te veulent pas.

Vé, la pensée mesquine. Le limité de l'a-propos. Comme objet, tu serais une mine flottante. Toujours-là, au milieu pour emmerder son monde. Boire c'est pas s'abrutir : c'est une récompense.

C'est la foi retrouvée, l'illumination anisée. D'un geste auguste quand on boit, bien des mystères on connoit. C'est le monde caché qui apparaît. Ce sont les manifestations souterraines qui sont à l'œuvre. Tu les as senties, toi, les ondes invisibles ? Le monde, elle régissent. Les êtres-vivants, tous reliés qu'ils sont. Un chaman des temps modernes. Quand je bois je suis.

– Assis-toi, assis-toi, qu'il m'ordonne Jojo, t'as fais trois mètres en avant et dix de chaque côté.

C'est de l'interprétation d'ignorant. C'est le pas de danse qui fait s'imaginer des choses. Sache, inculte, qu'a présent mon esprit est ouvert. Je suis en osmose avec l'univers. Ça bouge. (pour sûr ! Pour sûr que ça bouge ! S'esclaffe le Jojo) Te tapes pas sur les cuisses si fort, andouille, ça va marquer. T'es là, à rire et à supputer comme un con. C'est la sarabande des étoiles. Le Move interstellaire. T'as rien saisi, Jojo, t'opines du chef, mais ça te donne pas l'air plus intelligent pour autant. T'imagines tout de même pas m'endormir. Faut être sincère. Sois toi-même, reste stupide. Fais pas semblant de comprendre, on te suppose constipé. Hop ! Changement dans la cadence. T'as vu comme j'ai l'esquive prompte.

D'un coup il se lève, Jojo. Vlan ! comme ça. Et vu qu'il est pas bien grand, on croirait de l'instantané. Assis, debout, y'a pas de stade intermédiaire. Il s'avance, mauvais.

– Dis, triple merde, déguelis de chien galeux, comment tu me cause, à moi, ton pote. Dis, bordille, c'est donc ça l'amitié.

Il est en rogne. La totale, j'ai droit. Les poings serrés et les yeux injectés. C'est une bête, l'animal. Il vient, lentement, mais il vient. Il lève les bras. Se croit sur un ring, ma parole. C'est à ma pomme qu'il en veut. Mes paroles, dans le gosier, se propose de me les remettre. A grands coups de gnons.

Il en devient blême. Il tremblote des lèvres. C'est la grande colère. La vraie, celle qui fait faire des conneries. T'es un sanguin, que j'lui dis, t'es un sanguin. Demain, tu regretteras. Je te connais, Jojo, t'en seras malade. Crotte et zut, ma vieille. Je t'aime à l'extrême. Mon identique. Mari et femme, qu'on s'entendrait pas meilleur. Viens, ma poule, on va s'en siffler un.

– Tiens ! T'as vu comme c'est bon. Et le goût ! Hein, colérique, le goût ! Même Cidrolin, il en a pas du si goûteux.

– C'est le même, pauvre cloche....

Allez, bois, va ! Bois, après dans le grand mouvement d'ensemble qu'on ira se jeter. Rien que toi et moi, puis c'est tout. Les autres on les emmerde tant et plus. C'est la destiné. L'homme antique, c'était pas un vulgaire. Il savait lui de quoi il en retournait. Dans les cieux, les réponses. Approche que je te parfume. Des choses pas croyables. Faut que tu saches, Jojo, qu'on nous surveille. La décrépitude humaine, ça les attire les malfaisances. Et elles affutent leurs griffes dans les ténèbres proches. Écoute ! Mais écoute, donc ! L'ultime secret. Les mystères révélés. Remember le chaman. De partout !

Dans tous les coins ! Les êtres obscurs, ils sont là. Tapis. Et ils guettent le moindre de nos gestes. Ils se délectent dans l'ombre de nos erreurs, les saligauds. Ah ! Je suis un maudit, Jojo, un maudit. Sorte de lépreux. Mais elle me reconnaîtront, ces noires créatures. Comme l'une d'elles. Et peut-être, c'est pas gagné, y'a de l'incertitude encore, qu'elles me laisseront vivre à leurs côtés. A tout jamais. Dans l'immensité glaciale de l'univers.

– Tu commences à me fatiguer, bordel ! Et arrête un peu de boire. Regarde toi, t'es tout spongieux.

– Quoi ? C'est pas vrai peut-être ? Pestiféré, je te dis. Oui, pire que la peste. Les gens m'aiment pas.

Ils ont trop peur d'attraper. Mais ça se donne pas la guigne. C'est inné. Comme un bras ou une jambe, partie du corps. Pour te tendre une main, faut menacer. Ah ! Belzunce, Belzunce. Il avait pas la trouille, monseigneur. Un grand, je te dis. Et que je te reconforte. Et que je te tapote la joue. Un brave. Pourtant, y'avait de quoi hésiter. Il est allé lui, parmi les crevards. Dans le pourri il agissait. Ça le rebutait pas. Ça le motivait même. A genoux que j'irai. D'ici jusqu'à là-bas. J'y baiserais les pieds, a la statue. En larmes et tout.

– Mais t'es fêlé, il hurle Jojo, dis, aliéné, tu vas te calmer. J'ai mes vapeurs qui me reprennent. Freine ! Sinon, c'est le traitement comme dans le temps. A coups de torgnoles, les idées claires qu'elles vont te revenir.

Venant de se rasseoir, il a voulu se lever à nouveau, Jojo, mais il pouvait plus. Épuisé. Il tente, il se contorsionne. Il a plus la force. Se prend la tête à deux mains. « J'en peux plus, j'en peux plus » qu'il

sanglote. Il me fend le cœur. M'attriste encore plus et me fait venir des envies de suicide. Il comprend pas où on en est. Tout a été si vite. Pourquoi il n'a pas réfléchi.

C'est la faute à l'autre connard, j'affirme. Avec fracas, il m'a viré. La pustule. Je parlais pas, ça aurait fini secte. A l'empoignade meurtrière. Le temps d'un aller-retour jusque chez lui il m'a prévenu, et il revenait m'exploser la tête avec du sanglier. Il plaisantait pas, je l'ai vu dans ses yeux. Ça ment pas les yeux. Fallait pas que j'y touche à sa femme. Faisait partie de ses prérogatives, ça. Vous n'avez pas le droit, que je lui lance. Et toi, qu'il me répond, tu l'avais, ordure. A cause de ça la menace jusque chez lui. Aller-retour. Je pouvais pas rester, Jojo, tu comprends.

– Aussi, t'avais besoin...

Tu me connais. Hein, que tu me connais, toi. Timide comme je suis. Si on vient pas me chercher... Je voulais pas au début. Presentais le merdier. Mais tu l'as vu, sa façon de descendre de bagnole. Le jeu de jambes. Semblant de rien. Sa femme. Manière qu'elle avait de marcher. Dans l'atelier, c'est des hommes. Ça transpire, ça peine. Y'a plus de civilisation. Des forçats on devient. Ça nous attisait l'envie, de voir tout ça. Pendant des heures on en parlait après. On en jutait dans nos bleus. C'est pas ma faute, Jojo. Le responsable c'est lui. Fallait venir le chercher pour le déjeuner monsieur. Il aurait du rester sur place, comme nous. Ou s'acheter une autre caisse. C'était pas les moyens...

Elle en pouvait plus sa femme. Le supporter, c'était devenu infernal. De l'évasion elle souhaitait, juste un peu de bonheur. Il l'a prenait pour un trou,

l'immonde, venait y vider son trop plein. Pas d'amour, rien, que de l'acte. Et du brutal. Du sauvage. Façon hardcore.

Il l'a prenait par derrière, le sodomite. Ça a commencé, de la culbuter borgnement, les soirs de pleine lune. Une lubie qu'elle a d'abord pensé. J'y peux rien qu'il disait, façon excuse, un dérèglement, le flux et le reflux ça me rend dingue. Y'a que ça pour me calmer le sang. Petit à petit, c'est devenu son délice à ce fouille-merde. Au début, elle tentait l'esquive, sa femme, ça commençait à lui chauffer. La lune est pas pleine, qu'elle disait. T'inquiète pas, il lui répondait, des trémolos dans la voix, va pas tarder à l'être. Elle avait décidé de ne sortir que l'été dorénavant. L'hiver à la maison au coin du feu. Éternuer ça lui donne des frayeurs. Elle se sent plus étanche.

La douceur en amour, elle savait plus comment c'était bon. Je grimpais le mont vénus à la langue, durant des plombes. Elle vibrait timidement, sorte de peur, se retenait. Puis tombait en extase, se mettait à râler, et lap ! Lap ! Moi de plus belle, m'agrippait les cheveux, dandinait méchant, m'en foutait tout partout. Me finissait à la pogne, la belle. Son corps, fallait plus qu'on y pénètre. Plus jamais on y rentrerait dans son ventre.

Elle voulait divorcer elle m'a dit. C'était fini. Un jour, elle le quitterait l'écarteur. Pas tout de suite. Question de sous. Mais un jour, c'est sur. Ou l'autre. On partirait, je lui ai promis, tout les deux. Bras dessus, dessous. Pour un pays où il fait chaud tous les jours.

– Ah ! Tout de même, tout de même. Tu vois, ça n'a jamais réussi à personne d'avoir trop de langue.

Mais y a du drame dans l'air, mon Jojo. On va aller le voir le cornu. En voiture, dans pas longtemps. Tout les deux. C'est toi qui pilote. Moi je sais plus de quel côté le volant. Plus qu'un arbre au monde, en plein dessus. On en profitera pour boire un coup. Chez Lulu, chez pierrot. Même ailleurs. Si c'est fermé on tapera. Un raffut d'enfer. Les voisins qui vont gueuler. Obligés d'ouvrir, sinon c'est l'émeute. C'est moi qui offre Jojo, pour te rendre grâce. M'excuse pour ce que j'ai pu dire. T'es brave, mon bon. La démission solidaire, du jamais vu. Un coup terrible. Du grand art. Bouche bée les autres. Vous savez pas, vous, comment on est tous les deux. T'as pas l'un sans l'autre. Foxy et Crow. Oreste et Pylade, je dirais, avec un peu plus de culture. Pire qu'un couple. Des amis.

Lulu était fermé. J'ai voulu faire le malin. Lulu ! Lulu ! Je me suis mis à brailler dans la rue. Savais pourtant que sa piaule se trouvait à vingt bornes de là. Jojo a pas supporté. Ça le rendait dingue ce genre de truc. Tout en rogne il était, un état pas croyable. Il m'a agrippé par le col, me faisait valdinguer. Il m'a fait mettre des coups de tronche dans le rideau métallique.

– T'en veux du boucan ? Je t'en fais moi. Tiens ! Et re-tiens ! Encore ?

Ça te reprends, Jojo, ça te reprends. Te laisses pas envahir. Il m'a lâché finalement, le tortionnaire. Avait l'air embêté. Ça le prenait, ça le quittait. Le problème de Jojo, ça. Préviens moi, que je lui dis, quand tu sens que ça monte. Je te foutrai un bon coup de pied au cul. Ça en a guéri plus d'un.

On a fait un conciliabule dans la voiture. Réunion au sommet. Pierrot à l'unanimité. Fermait tard

Pierrot. Il est devenu inexpressif quand il nous a vu. Un moment de surprise. Pensait finir la soirée tranquille. Il nettoyait son zing, Ça l'a stoppé net. Puis l'inquiétude lui est venue. Il voulait pas qu'on entre. Mais poliment, sans méchanceté. Il connaissait Jojo, l'avait vu à l'œuvre les soirs de contrariété. Il a voulu qu'on se rende compte, montrait la pendule, les chaises sur les tables. Jojo commençait à cuire. Quand il avait une idée en tête... On a eu droit à dix minutes. Pas de soucis. Le principal c'est d'être dedans. Après c'est une autre histoire. On l'a obligé à boire avec nous. Il avait grignoté un petit peu le pierrot, avant qu'on arrive. Alors, il s'est enfilé du rosé. Crachait pas dessus. Le litron faisait pas long feu. Puis il a eu faim Jojo. Ça le tenaillait déjà depuis un moment. Il a pris des cacahouètes au distributeur. Il les mâchait par devant, y'avait plus rien au fond. Il perdait tout à la longue. Ça partait par petits bouts, gentiment. Ça s'est mis à le travailler de plus en plus cette histoire de fringale. Se plaignait de l'estomac. On parlait plus que de bouffe. Ça commençait à se corser. Tout un foin. Une ambiance terrible. Pierrot a levé les mains au ciel. Il a fallu faire livrer des pizzas.

– Ha ! Voilà, qu'il disait Jojo, tout heureux, voilà.

On retrouvait nos esprits. Ça revenait après chaque morceau. On aurait dû en rester là. Seulement, en mangeant faut boire. Ce qui fait que du rosé à Pierrot, on s'en est envoyé quelques ballons. Le peu qui était revenu a eu vite fait de repartir. Il avait débarrassé une table, Pierrot, et tiré le rideau au trois quart. Ça lui suffisait nous autres, voulait pas faire nocturne. On était pas des mauvais, il nous disait, mais question incruste, on se posait là, et pas qu'un peu. Le ventre plein on a décidé de partir. Le rangement, c'était pour